Carnet de route d'une passionnée du Monde.
L'Inde du Nord au Sud, un pays aux mille facettes

Après deux ans de baroude en Europe, Asie et Australie, il est temps pour moi de reprendre une vie « normale » avec parents et amis. Cette incroyable escapade du bout du monde m'a fait grandir, mûrir et m'a appris plus que je ne l'avais imaginé. Je me sens maintenant prête à mettre à profit mon expérience en reprenant les études, et c'est pourquoi je suis rentrée d'Indonésie à la fin du mois d'Avril. Retenue sur concours en Licence de Tourisme International à la Fac de Cergy-Pontoise, j'ai ensuite démarché plusieurs centaines d'entreprises, tour-opérateurs, réceptifs et autres agences de voyages. Le but étant de trouver l'entreprise de mes rêves, celle qui me donnerait l'envie de partager ma passion pour le voyage. C'est après une dizaine d'entretiens d'embauche que je l'ai enfin trouvée, près de la Gare Montparnasse, à deux pas du jardin du Luxembourg. J'ai été séduite dès mon entrée dans les locaux : cet ancien cinéma transformé en agence de voyage est divisé en plusieurs secteurs géographiques, une exposition de photos du monde envahit les murs, et un salon de thé chinois attend le badaud. *La Maison des Indes* m'a envoûtée, et dès la fin de l'entretien j'ai su que j'y avais trouvé ma place. C'est ainsi que mon copain et moi avons décidé de partir en Inde...

*** Tous les prix annoncés dans ce carnet de voyage ont été discutés et négociés...*
** 1 euro = 76 roupies au début de notre voyage, et 89 roupies à la fin.*

Mercredi 17 Juillet 2013. Jour 1. Entre la France et l'Inde.

Ça y est c'est le départ. J'ai rempli mon sac à dos pour la dernière fois, presque machinalement, et je suis déjà nostalgique. Michel, le père de Thomas, nous dépose à l'aéroport de Roissy en fin de matinée, nous enregistrons nos bagages dans la foulée. Douze kilos seulement pour moi, un record de légèreté ! Nous ne tardons pas à monter dans l'avion de la Turkish Airlines à destination d'Istanbul. Comme d'habitude je suis assise à côté d'un enfant pleurnichard. L'atterrissage est un soulagement, il a pleuré les trois heures et demi qu'ont duré le trajet ! Trois heures d'escale nous permettent de découvrir le sympathique aéroport de la plus européenne des villes turques. Je suis ravie de me replonger dans cette ambiance stambouliote que j'aime tant. A dix-neuf heures nous prenons place dans un nouvel avion rempli d'indiens qui provoquent une cohue et parlent fort. Ça grouille déjà ! Thomas et moi nous apercevons que l'avion offre le Wifi gratuitement, à plus de onze mille mètres au-dessus du sol c'est une révolution ! C'est à quatre heures du matin que l'appareil touche le sol de Mumbai, alors que nous venions tout juste de nous endormir.

Jour 2. Mumbai

Je profite de l'attente au barrage d'immigration pour sympathiser avec un jeune indien et lui demande le moyen le moins cher de rejoindre Colaba, le quartier des voyageurs. Nous montons finalement dans le même *rickshaw* (tuk-tuk indien) et déposons Roshan avant de poursuivre notre route vers la gare. C'est une première pour Thomas qui est comme un gosse sur un manège. Il fait déjà chaud et humide à sept heures du matin, et le taux d'humidité passe de soixante- dix à quatre-vingt-cinq pour cent lorsqu'un violent orage éclate. Nous sommes en pleine période de mousson, et en effet il pleut des cordes ! A la sortie de la gare, nous sommes frappés par le nombre de personnes dormant sur des cartons crasseux : beaucoup de femmes, d'enfants et des nouveaux nés. Les rues sont grises et sales, les odeurs tenaces. Voulant fuir cette ville au plus vite, Thomas et moi nous rendons au bureau des réservations pour acheter des billets de train pour le Rajasthan. Un vrai parcours du combattant ! Après s'être fait doubler par une demi-douzaine de locaux, l'expression « file indienne » n'a définitivement pas été inventée en Inde, nous devons remplir un document et attendre deux heures avant d'avoir les billets en main. A dix heures nous reprenons enfin la route pour Colaba, et y trouvons un hôtel propre, le Volga, pour cent roupies la nuit. Le bruit de la rue est infernal, mais qu'importe, nous sommes épuisés et sombrons la tête à peine posée sur l'oreiller. Réveil en fin d'après-midi pour aller manger, samossas et *masala dosas* (bricks fourrés aux pommes de terre), notre premier repas indien est épicé. Le trajet du restaurant à l'hôtel suffit à nous tremper de la tête aux pieds. Il n'a pas cessé de pleuvoir depuis notre arrivée. Tous les deux essorons nos habits avant de les étendre sur le fil que nous avons suspendu à travers la chambre.

Jour 3. Entre Mumbai et Udaipur

Réveil à deux heures du matin par Thomas qui s'est fait piquer par ce qui ressemble étrangement à une punaise de lit. La pauvre bête écrasée sur le drap immaculé, je me rendors tandis qu'il passe son matelas au peigne fin, à la limite de la paranoïa. Finalement levés à onze heures, nous quittons l'hôtel après nous être embrouillés avec le réceptionniste. Le malotru a fait passer le prix de la chambre de cent à mille roupies ! A force de négociations, mes cris ont ameuté toute la rue. Nous nous mettons d'accord sur cinq cents roupies, ce qui constitue le prix d'une chambre simple. Quelques fruits avalés en guise de petit déjeuner et nous prenons un taxi pour la gare de Churchgate, un train de banlieue pour Bandra, puis partageons un tuk-tuk avec une famille de quatre indiens pour Bandra Terminal. Thomas et moi nous asseyons ensuite dans un café pour déjeuner d'un *thali* : riz, chapatis (pain sans levain) et différents plats en sauces, le tout servi dans un plateau compartimenté. L'un comme l'autre ne sommes pas emballés, il n'y a pas grand-chose à manger. Nous prenons enfin place dans le train à quinze heures, en « Sleeper Class » (525 rps / pers). Chacune des rames de cette classe est composée de neuf compartiments ouverts de six

couchettes chacun, et de deux autres couches de l'autre côté d'une petite allée. C'est sur ces dernières que Thomas et moi nous installons, face à face. Les sièges en skaï bleu crasseux sont en effet convertibles en banquettes pour la nuit. Trois ventilateurs et deux néons sont fixés au plafond de chaque compartiment, et quatre fenêtres à barreaux laissent le vent s'engouffrer. Nous sommes les deux seuls européens de la rame, et tous les regards nous sont dédiés. J'attendais avec une grande impatience ce premier trajet en train, et suis excitée comme une puce. C'est parti pour dix-sept heures de voyage ! Nous quittons la pauvreté et la saleté de Mumbai pour nous enfoncer dans la campagne, les champs remplaçant les bidonvilles. Je passe un grand moment pendue par les portes grandes ouvertes du train, cramponnée au-dessus du vide. A mesure que nous avançons, je vois de plus en plus d'hommes et de femmes faire leurs besoins agenouillés dans les champs. D'autres travaillent la terre, et tous regardent le train passer à grande vitesse. Deux samossas et une banane avalés pour le dîner, je grimpe sur la couchette du haut, mes « boules quies » enfoncées dans les oreilles.

Jour 4. Udaipur

Les « boules quies » n'ont pas suffi à masquer le bruit du train et des trois bébés qui ont pleuré à tour de rôle toute la nuit, Thomas comme moi n'avons dormi que quelques heures. Nous arrivons enfin à Udaipur à neuf heures du matin. Le temps semble être plus clément qu'à Mumbai, malgré un ciel gris persistant. Usman, un chauffeur de tuk-tuk édenté, nous dépose à l'hôtel Kesar Palace où l'on nous propose une chambre belle, propre et spacieuse pour deux cent cinquante roupies seulement. Nous repartons ensuite avec lui pour faire le tour de la ville, et passons ainsi cinq heures à visiter Udaipur. C'est beaucoup plus agréable que Mumbai, et plus calme malgré les inévitables klaxons. Les femmes habillées de saris de toutes les couleurs, décorées de bijoux en or ou en argent de la tête aux pieds, sont magnifiques. Des ânes et des vaches sacrées déambulent librement dans les rues, et nous devons éviter les bestiaux qui se couchent au milieu des routes. Nous déjeunons d'un nouveau *thali* au restaurant, les sauces trop épicées donnent la tourista à Thomas qui court aux toilettes sous le regard amusé des serveurs. Usman nous présente ensuite les trois palais principaux d'Udaipur. Le City Palace appelé « Palais d'hiver » ouvert aux touristes, le Lake Palace appelé « Palais d'été » situé au milieu du lac Pichola est aujourd'hui un hôtel de luxe (proposé par *La Maison des Indes*). Nous apercevons le « Palais de la mousson » perché sur une colline à la périphérie de la ville. De retour à l'hôtel vers dix-huit heures, Thomas et moi dînons au restaurant qui offre une superbe vue panoramique avant de nous coucher.

Jour 5. Udaipur

Nous profitons de l'agréable lit pour faire une grasse matinée réparatrice, et ne sortons de l'hôtel qu'à midi. Déjeuner de *Dal Puri* dans un boui-boui, des galettes frites à tremper dans une sauce très épicée aux grains

de maïs. Thomas et moi nous promenons ensuite dans les rues de la ville jusqu'à nous perdre. Vers dix-sept heures nous sommes surpris par une violente averse, et un chauffeur de tuk-tuk propose gentiment de nous déposer à l'hôtel qui est sur sa route. La pluie a transformé les rues en torrents, où habitants et animaux tentent de s'abriter comme ils peuvent. Le chauffeur remercié et nos habits essorés, nous passons le reste de la soirée dans la chambre de l'hôtel.

Jour 6. Jodhpur

Levés à neuf heures, nous laissons nos sacs à dos à la réception afin d'aller visiter le City Palace, palais d'hiver du Maharaja d'Udaipur. Construit au seizième siècle, chaque descendant a fait ajouter de nouvelles pièces, le rendant aujourd'hui immense. Nous tombons par hasard sur un indien précédemment rencontré qui nous fait gentiment faire le tour du palais gratuitement, car c'est sa première visite en tant que guide cette saison. Nous lui donnons vingt roupies symboliques qu'il va garder toute l'année comme porte bonheur. Grâce à son français approximatif, la visite se révèle très intéressante et j'en apprends beaucoup sur la ville. Elle tient son nom de son fondateur, Udai, et de « pur » qui signifie « ville » en hindi. Nous déjeunons de poulet au curry sur le toit terrasse d'un hôtel avant de rejoindre l'agence de voyage où nous avons réservé nos billets pour Jodhpur (200 rps / pers). Le bus est constitué d'une rangée de deux sièges d'un côté et d'un seul de l'autre côté de l'allée, des cabines matelassées doubles et simples sont situées au-dessus de ces derniers. J'adore ! Nous quittons Udaipur à quatorze heures, il fait plus de trente-quatre degrés dans le bus. La température ne descend que très peu pendant le voyage, mais heureusement les fenêtres ouvertes laissent s'engouffrer l'air. Le chauffeur conduit comme un fou à l'aide de son klaxon. Les routes de montagnes sont belles mais les virages qu'il prend à toute allure me font frémir. Nous dépassons un camion retourné sur le bas-côté, je vois un chien se faire écraser ainsi que des centaines de singes assis paisiblement à regarder les véhicules passer. Les villages traversés sont envahis de femmes portant de magnifiques saris et d'hommes coiffés de turbans colorés. Arrivés à Jodhpur vers vingt et une heures, nous prenons un *rickshaw* (60 rps) pour la Clock Tower, le coin des backpackers. Fatigués, nous nous installons dans la première chambre visitée, dans la Sarvar Guest House, pour trois cents roupies. L'endroit est sale et mal aéré, mais le toit terrasse où nous dînons offre une vue imprenable sur le Fort de Mehrangarh. Comme d'habitude depuis que nous sommes en Inde, un violent orage éclate, l'électricité est coupée pendant plus d'une heure. Il fait trente-trois degrés dans la chambre privée de son ventilateur, et Thomas comme moi suons allongés sur le lit. Le retour du courant est un soulagement, il fait toujours chaud mais l'air circule lorsque nous nous couchons.

Jour 7. Jodhpur

Nous nous baladons dans les rues de Jodhpur toute la matinée, ville moins agréable qu'Udaipur car plus grande et plus bruyante. Tous les deux déjeunons au Discovery, auberge voisine de la nôtre. Le patron qui ne cesse de répéter « y'a pas d'lézard » est très sympathique, les chambres sont moins cher et plus jolies. Nous montons ensuite au Fort de Mehrangarh en début d'après-midi (300 rps / pers), et visitons pendant près de deux heures grâce à l'audio guide compris dans le prix de l'entrée. J'y apprends entre-autre comment vivaient les Maharajas de l'époque, c'est très intéressant. La vue depuis les remparts est superbe : la « ville bleue » s'offre enfin à nous. A Jodhpur les maisons sont peintes de cette couleur pour repousser les insectes et protéger de la chaleur. En effet, il fait aujourd'hui un temps radieux, la température est difficilement supportable. Mais nous préférons cela à la pluie de Mumbai ! La visite achevée, nous redescendons dans la ville et nous promenons autour de Clock Tower, entre marché aux épices et marché au textile. Rafraîchis grâce à une glace, Thomas et moi dînons de nouveau au Discovery avant de rentrer nous coucher dans notre hôtel.

Jour 8. Jaisalmer

Nous quittons Jodhpur en fin de matinée. Un *rickshaw* nous dépose à la gare de bus pour soixante-dix roupies, d'où nous prenons place dans un bus délabré à destination de Jaisalmer (220 rps / pers), situé à la frontière avec le Pakistan. Je pars seule acheter de quoi déjeuner et reviens avec du riz épicé et des bananes avant que le bus ne démarre. Les six heures que durent le trajet me permettent de voir défiler le paysage, des vertes plaines à l'aridité du désert, la température atteint vite quarante et un degrés. Le vent s'engouffrant dans le bus est d'une chaleur insupportable. Un vieux monsieur assis à l'avant ne cesse de cracher ses glaires par la fenêtre, et ceux-ci s'écrasent devant les yeux d'un Thomas agacé et répugné. Le bus arrive enfin à Jaisalmer en fin d'après-midi, où un racoleur nous emmène dans son auberge située à l'intérieur du fort, le Deep Mahal. Nous négocions une jolie et vaste chambre pour deux cents roupies, et réservons une escapade à dos de dromadaire de deux jours et une nuit dans le désert du Thar. Cette dernière coûte mille cent-vingt-cinq roupies à chacun, alors que le gérant de l'hôtel essayait de nous vendre des safaris à plus de trois mille. La ville, d'une couleur incroyablement jaune, semble avoir été construite grâce au sable du désert, elle est magnifique. La nourriture étant hors de prix au Deep Mahal, nous dînons face à un joli *haveli* squatté par une centaine de pigeons avant de rentrer. Il fait trente-six degrés dans notre chambre lorsque Thomas et moi nous couchons après avoir pris une douche rafraîchissante.

Jour 9. Quelque part dans le désert du Thar

A huit heures du matin la température n'a baissé que d'un malheureux degré, la nuit a été courte. Nous faisons connaissance avec Marie et Étienne en route pour la jeep censée nous déposer à l'entrée du désert. Les deux parisiens de notre âge avec qui nous allons vivre ce séjour paraissent sympathiques. Le véhicule cabossé nous dépose à environ trente kilomètres de Jaisalmer, où nous découvrons dromadaires et chameliers : Matar, à la trentaine, Kambir à peine quinze ans. Tous deux arrivent en chantant sur leurs bêtes lancées au trot. A mon grand soulagement, leurs montures paraissent être en bonne santé. Les chameliers les harnachent de couvertures, bidons d'eau, nourriture et autres ustensiles de cuisine nécessaires à notre survie, avant de nous faire monter dessus. Le dromadaire que je choisis s'appelle Baloo, c'est le seul qui ne porte pas de collier décoratif autour du cou, mais cela ne lui enlève en rien son charme. Allant à pied, Matar et Kambir accompagnent le pas des bêtes sur lesquelles nous sommes perchés. Tout autour de nous des centaines d'éoliennes défigurent le paysage, et rendent la balade moins typique qu'elle aurait pu l'être. A l'heure du déjeuner tous les six nous installons sous un arbre sec. Les chameliers allument alors un feu pour préparer du chai (thé au lait très sucré) et faire cuire chapatis, nouilles et légumes. Nous ne repartons que trois heures plus tard après avoir joué aux cartes avec Marie et Étienne et fait une sieste. Il fait chaud ! Remontés en selle, nous mettons une heure pour rejoindre un village où Thomas et moi distribuons des ballons de baudruche aux enfants qui accourent tout sourire. Quelques adultes nous observent sans grand intérêt. Ils semblent habitués à voir des touristes faire étape ici. Le paysage ressemble au bush australien, terre aride parsemée de touffes d'herbe et d'arbustes secs hauts de cinq mètres maximum. Les petites maisons du village sont faites de terre cuite, recouvertes de toits constitués d'une épaisse couche de branchages.

Nous établissons finalement notre camp à une demi-heure de là, sur de miraculeuses dunes de sable fin comme sorties de nulle part. Matar et Kambir se mettent à préparer le dîner tandis que le ciel se remplit de nuages d'un noir inquiétant. Ils ne cessent de répéter « don't worry », mais la nature ne tarde pas à nous montrer de quoi elle est capable... Le vent se lève d'un coup, faisant voler le sable de toute part. Les bourrasques d'une violence inouïe nous le projettent dessus donnant l'impression de fouets claquants sur notre peau nue. Des centaines d'éclairs illuminent le ciel à trois cent soixante degrés, certains sont si puissants qu'ils nous éblouissent et nous poussent à nous accroupir. Tous les six nous réfugions sous une immense bâche en plastique nous protégeant ainsi du sable et de la pluie qui commence à tomber. Nous pensons à une tornade lorsque le tonnerre se met à gronder en un bruit continu, comme si un avion survolait les lieux à basse altitude. Inquiets du sort qui nous est réservé, tous les six restons ainsi prostrés pendant plus d'une heure, en espérant que cela passe. Seuls, au milieu du désert, nous sommes piégés. Un court répit nous permet de dîner d'un Dal potato cuit avant le début de la tempête, toujours sous notre abri. Bien qu'un

peu sableux, ce qui aurait pu être notre dernier repas est succulent ! L'orage reprend alors de plus belle, chacun doit maintenir le plastique pour ne pas qu'il s'envole, et tous finissons par nous endormir les uns sur les autres. Matar installe alors des couvertures pour qu'Étienne, Marie, Thomas et moi nous allongions, et recouvre nos corps de la bâche. Le taux d'humidité là-dessous est de quatre-vingt-dix pour cent, c'est une étuve, nous étouffons !

Vendredi 26 Juillet 2013. Jour 10. Jaisalmer

Il arrête enfin de pleuvoir dans la nuit, ce qui me permet de retirer notre couverture plastifiée et de jouir de l'air frais du désert. La lune presque pleine est magnifique. Cachée par une petite couche de nuages, elle éclaire les dunes et les dromadaires de son faible faisceau. Je me croirais dans un rêve, mais c'est bien réel ! Les bras de Morphée retrouvés, je me réveille finalement à six heures et demie, pleine de sable, fatiguée, mais toujours en vie. Matar nous apporte du chai, des œufs durs, des toasts et de la confiture pour le petit déjeuner, avant que nous n'attelions les bêtes pour partir. Nous quittons les dunes parfaitement dessinées par le vent perchées sur le dos de nos montures, pour la dernière heure et demie de marche. Gazelles, gerbilles, lézards de toutes les couleurs allant de quinze à cinquante centimètres, bousiers rouleurs de crottes et magnifiques paons auront accompagné nos pas dans le désert du Thar, les éoliennes nous gâchant le paysage du début à la fin. Tous les six prenons notre dernier déjeuner à l'ombre d'un arbre sec en chantant et riant. Puis Étienne, Marie, Thomas et moi saluons dromadaires et chameliers avant de monter dans la Jeep qui est venue nous chercher. De retour à l'hôtel, l'eau froide de la douche me donne le sentiment d'être la reine de Jaisalmer ! Après avoir dîné, je coupe les cheveux de Thomas en lui faisant une magnifique crête, puis nous réveillons les indiens de la Guest House voisine pour boire un coca sous les étoiles de minuit.

Jour 11. Entre Jaisalmer et Jaipur

Couchés à l'aube, nous ne sortons de l'hôtel que pour le déjeuner. Il fait une chaleur lourde et la pluie ne tarde pas à tomber, inondant la terrasse du restaurant où nous nous sommes installés. Tous les deux passons l'après-midi à déambuler dans les rues de la ville, sans but précis, et ce n'est pas désagréable. La nouvelle coupe de Thomas fait fureur, elle nous permet de discuter avec un jeune collectionneur de monnaies étrangères à qui nous offrons une pièce de deux euros et un porte clé de la Tour Eiffel. Ravi, il m'offre en retour une jolie étole en soie, typique de cette région du Rajasthan. Nous récupérons nos sacs à l'hôtel en fin d'après-midi et grimpons dans un bus à destination de Jaipur (330 rps / pers). Départ à dix-huit heures, le soleil se couche, et je profite de la place libre à l'arrière du véhicule pour m'allonger sur les sièges et tenter d'y dormir.

Jour 12. Jaipur

Thomas me réveille alors que nous arrivons à Jaipur. A cause de l'état désastreux des routes et de l'absence d'amortisseurs sur le véhicule, installés sur les sièges du fond, la nuit a été mouvementée. Ça sautait tellement, que parfois plus aucune partie de mon corps ne touchait les sièges ! La ville est immense, et nous mettons plus de deux heures à trouver un hôtel : la plupart n'acceptent pas les étrangers. On cesse de nous répéter que l'établissement est plein alors que les clefs des chambres sont toutes suspendues derrière les réceptionnistes... Thomas et moi sommes épuisés et ne comprenons pas pourquoi on nous rejette ainsi, mais je sais aujourd'hui que c'est un problème de « paperasse ». Chaque hôtelier indien doit remplir un document pour chaque client étranger, et l'apporter au gouvernement sous un délai de vingt-quatre heures. Beaucoup ne s'en donnent tout simplement pas la peine. Nous finissons par trouver une Guest House pourrie mais pas chère, gérée par un hippie d'une cinquantaine d'années : Tony Guest House (225 rps / nuit).

Thomas se repose dans la chambre tandis que je fais une sieste sur un hamac suspendu entre les nombreuses plantes de l'agréable toit terrasse. J'y fais la rencontre d'un sadhu (« Saint homme ») aux dreads et à la barbe de plus de cinquante centimètres de long. Nous discutons en buvant chai sur chai. A midi, Thomas et moi prenons un bus allant au Fort d'Amber (200 rps / pers + audio guide 150 rps). Très imposant mais moins intéressant que celui de Jodhpur, sûrement à cause des explications données en mauvais français de l'audio guide. De magnifiques éléphants promènent des touristes ravis. Après la visite, tous les deux nous installons dans l'herbe, au pied du fort, et sommes vite rejoins par une dizaine d'indiens. Nous discutons, rions, et Thomas fait même des « bras de fer » avec certains d'entre eux. Nous allons ensuite dans le centre de Jaipur où je paye un chauffeur de pousse-pousse (vélo tirant une banquette pour deux personnes) pour conduire son engin, sous le regard amusé des indiens, leurs rires, encouragements et applaudissements. De retour à l'hôtel, Gili le sadhu nous fait une démonstration de yoga, il est incroyablement souple malgré ses quarante-cinq ans bien tassés ! Tony nous a préparé le dîner et nous mangeons tous ensemble autour de la table de la terrasse. Riz, chapatis, différents plats et sauces, c'est délicieux et nous sommes heureux de partager un moment avec eux, et d'échanger sur nos cultures respectives.

Jour 13. Delhi

A sept heures et demie, nous nous dépêchons de grimper dans le bus que nous avons réservé la veille pour Agra (180 rps / pers). Le trajet est long et pénible, une femme ne cesse de cracher par la fenêtre juste devant Thomas qui en reçoit sur la figure. Je passe six heures à lire, jusqu'à ce que nous arrivions enfin, à treize heures. Un chauffeur de pousse-pousse pédale difficilement sur huit kilomètres pour nous emmener au Taj Mahal, où chacun paye sept cent cinquante roupies pour entrer. C'est l'équivalent de dix euros, une grosse somme dans ce pays ! Il est vrai que l'édifice est magnifique, le marbre d'une blancheur

incroyable fait presque mal aux yeux. Mais l'intérieur du mausolée est minuscule et nous faisons le tour du site en moins d'une heure. Pour Thomas comme pour moi, le symbole de l'Inde est un « attrape touristes ». Nous déjeunons de Shahi paneer, un délicieux plat en sauce avec du fromage, avant de nous rendre devant l'hôtel Oberoi Maravillas 5*, le plus bel hôtel d'Agra. Proposé par La Maison des Indes, Thomas m'attend dehors avec les sacs tandis que je vais le visiter. Installée dans le salon de thé, on m'offre gentiment thé et cookies faits maison pour me faire patienter, avant de me présenter chambres et parties communes. Le Palace est en effet grandiose, j'en ressors enchantée. A la gare routière nous montons dans l'un des nombreux bus à destination de Delhi (192 rps / pers). Les cinq heures de trajet se passent sans encombres. Arrivés dans la capitale indienne à minuit, nous prenons un tuk-tuk pour Paharganj, le quartier des backpackers. Les rues sont incroyablement calmes et vides, j'imagine que cela doit bien changer de la journée ! Thomas et moi sommes déposés à bon port, au Namaskar Hôtel (400 rps / nuit), où je dois retrouver des amis fraîchement débarqués de France. Quel plaisir de les voir ici !

Jour 14. Delhi

Thomas et moi partons seuls déjeuner au Mc Donald's, chose dont je rêve depuis au moins une semaine. Mais la joie est de courte durée : considérées comme sacrées, les indiens ne mangent pas de vaches, et donc pas de hamburgers. Le sandwich au steak de légumes que j'ai commandé est infâme, et tous les deux quittons les lieux déçus. Nous retrouvons notre petit groupe à l'hôtel : Anaïs, une amie rencontrée il y a quatre ans lorsque je jouais encore au foot, Rachel et Yvan un couple d'amis, Laila et Matéo les enfants de Rachel, et Caroline qu'ils ont croisée dans l'avion. Tous les huit grimpons dans un mini van en direction de Central Park. Nous sommes serrés comme des sardines dans leur boite, mais le trajet se révèle être très drôle. Delhi étant surpeuplé, sale et trop bruyant, un peu de calme et de verdure fait du bien à tout le monde. Nous rentrons cependant dans le quartier très animé de Paharganj en début de soirée, et l'on s'assoit dans un café pour dîner. Puis, Anaïs ayant acheté de l'alcool en Duty Free, Caroline, Thomas et moi la rejoignons dans sa chambre pour boire quelques verres. Mais le plat que j'ai avalé pour le dîner est mal passé, et je fais des allers et retours entre notre chambre pour m'allonger et la sienne pour discuter. C'est vers minuit que je vomis pour la première fois, et passe ensuite la nuit à somnoler et me vider à grand bruit. Thomas est aux petits soins, et recouvre mon corps fiévreux d'une serviette humide qu'il change plusieurs fois.

Jour 15. Delhi

Le ventre vide et ayant réussi à dormir un peu, je vais mieux lorsque je me lève à onze heures et demie. Tous les sept (Caroline est partie visiter le Taj Mahal) prenons le métro pour le vieux Delhi. Moi qui ai pris l'habitude de voyager seule, j'ai l'impression d'être revenue à mes « années colo », cela change de l'ordinaire et c'est plutôt sympa. Le métro est incroyablement neuf, propre, et les indiens font même la queue pour entrer dans les rames ! Je n'en crois pas mes yeux... Nous faisons étape dans un temple Sikh où un homme enturbanné aux yeux magnifiques nous fait visiter. Il nous explique les principaux aspects de

sa religion, qui tente de réaliser une synthèse de l'Islam et de l'Hindouisme. Nous sommes ensuite conviés à partager une sorte de thali, à même le sol, avec une centaine d'autres personnes de toutes origines et toutes religions. Ce type de rassemblement à lieu chaque jour, et chacun peut y participer gratuitement. Tous les sept nous rendons après au Fort Rouge (250 rps / pers) qui est le symbole de l'indépendance de l'Inde, mais sans audio guide la visite n'a aucun intérêt. Une fois la nuit tombée, nous décidons de dîner sur le toit terrasse d'un restaurant projetant le film Darjeeling. Mais la programmation change au dernier moment et notre petit groupe quitte les lieux, déçus, après avoir mangé. Un dernier verre pris tous ensemble, nous nous disons au revoir : eux partent demain matin pour le Rajasthan, tandis que nous montons dans le Nord et ses montagnes. Trop court moment, mais sympa !

Jeudi 1er Août 2013. Jour 16. Entre Delhi et McLeod Ganj

Nous ne quittons l'hôtel qu'à midi en laissant nos bagages à l'accueil. Qu'il est bon de faire une grasse matinée ! Déjeuner de riz frit dans un restaurant, c'est bon mais trop copieux, aucun de nous ne finit son plat. Nous offrons le « dogy bag » à un « cul de jatte » faisant la manche dans la rue, et sommes ravis de voir son plus beau sourire. Voilà qui fait chaud au cœur... Ayant besoin de calme après ces deux jours dans la capitale indienne, Thomas et moi retournons dans Central Park comme lors de notre premier jour ici. Allongés dans l'herbe, nous entendons les klaxons au loin, contents de ne pas être harcelés par les rabatteurs, chauffeurs de taxi et de tuk-tuk, mendiants, et autres vendeurs en tout genre. En fin d'après-midi tous les deux devons cependant affronter une dernière fois l'horreur des rues bondées pour retrouver nos sacs à dos et aller à la gare. Nous n'en pouvons plus du bruit et de la cohue ! Je manque de me faire renverser par un énorme 4x4 en traversant la route, et c'est presque à bout de nerfs que nous grimpons sur nos couchettes dans le train pour Chakki Bank (240 rps / pers). Le wagon est rempli de jeunes militaires bruyants, mais je m'endors tout de même rapidement après avoir solidement attaché mon sac. Je rêve du calme des montagnes.

Jour 17. McLoed Ganj

Le réveil me tire du sommeil à six heures et demie, j'ai relativement bien dormi malgré la chaleur moite. Censés arriver à sept heures, nous descendons de nos couchettes et attendons... attendons... en vain. Le train à plus de trois heures de retard et nous n'arrivons à Chakki Bank qu'à dix heures passées. Un rickshaw nous permet de rejoindre la station de bus pour vingt roupies seulement. Puis nous prenons un bus pour Dharamsala (105 rps / pers). Ce dernier va à 10km/h seulement dans les routes de montagne, et s'arrête toutes les dix minutes pour faire monter de nouveaux passagers. Et il pleut à l'intérieur du bus ! La température descend à mesure que nous montons en altitude, et lorsque nous arrivons

enfin à mille deux cents mètres il ne fait plus que vingt-deux degrés (contre trente-cinq à Delhi). A Dharamsala nous changeons de bus pour notre destination finale, McLoed Ganj (10 rps / pax). Une heure de route sinueuse qui nous amène à mille huit cents mètres d'altitude, dans le brouillard, le froid et l'humidité. Nous sommes enfin arrivés à dix-sept heures, après un long et fatiguant périple. Je sais maintenant qu'il existe des bus directs depuis Delhi... Nous sommes dans la ville d'exil du quatorzième Dalaï Lama. Ici peu de faciès indiens, mais beaucoup de tibétains. Perché sur une petite montagne entourée de gigantesques autres, cachées dans les nuages, c'est magnifique. Thomas et moi nous installons dans l'hôtel Akash (300 rps / nuit), la chambre est propre et nous avons une terrasse qui donne sur la rue. N'ayant pratiquement rien mangé depuis le riz frit de la veille à midi, tous les deux nous installons sur le toit terrasse d'un restaurant dominant la vallée. La vue est à couper le souffle, malgré d'épais nuages. Je m'endors enfin sous une épaisse couche de couvertures.

Jour 18. McLoed Ganj

Peut-être est-ce l'air de la montagne, mais j'ai admirablement bien dormi. Il pleut des cordes depuis notre lever, nous sommes obligés de courir entre les gouttes pour rejoindre un restaurant. Tous les deux y mangeons des pad thai, spécialité thaïlandaise qui me renvoie quelques années plus tôt. Le mauvais temps nous pousse à passer l'après-midi à l'hôtel, et je discute un long moment avec les gérants autour de tasses de chai. Lui pratique la médecine soufi, mélange entre massages, relaxation et magnétisme, il guérit des gens grâce au nom d'Allah. Voyant notre air dubitatif, Afta propose de nous faire des démonstrations à l'un puis à l'autre, mais elles ne s'avèrent pas plus concluantes. Une énième coupure de courant les oblige à allumer des bougies, et nous restons ainsi à parler de spiritualité jusqu'à vingt et une heure passées. Thomas et moi rejoignons ensuite le centre pour dîner, les rues jusque-là très calmes sont aujourd'hui envahies de jeunes fêtards. Nous sommes Samedi soir et les vitres des discothèques vibrent au son de la musique techno. Le fait est surprenant pour un village de montagne si reculé, même Delhi dormait à cette heure-là. Mais nous ne sommes pas fans, et rentons à l'hôtel après avoir dîné. La carte de l'Inde étalée sur le lit, j'explique à Thomas que nous n'aurons pas le temps d'aller dans l'Himalaya. Entre trajets en bus et temps d'acclimatation à l'altitude, le voyage serait une pure folie. Nous décidons alors tous les deux de la suite de notre parcours, une semaine de plus dans les montagnes avant de descendre vers la ville Sainte de Varanasi.

Jour 19. McLeod Ganj

Levés à huit heures et demie pour un cours Sufi, avec Afta le gérant, accompagné de Guillaume, un jeune français venu apprendre différentes méthodes de soins en Inde. Nous sommes quatre, allongés par terre, debout, assis, les yeux fermés, à nous relaxer avec de la musique. Les deux profs passent leurs mains sur nos sept chakras (situés dans le ventre, le cou et la tête) en murmurant des paroles religieuses musulmanes. C'est totalement détendus, que nous nous serrons tous dans les bras pour mettre fin à la séance. Guillaume déjeune ensuite avec Thomas et moi dans l'un des nombreux restaurants tibétains de McLeod Ganj. Nous discutons de tout et de rien, de voyage et de méditation autour de momos. Ces spécialités tibétaines sont des beignets frits ou cuits à la vapeur, fourrés aux légumes ou à la viande. Une fois seuls nous décidons d'aller nous balader, et visitons l'église anglicane St John, souvenir de la colonisation britannique. Elle est entourée d'un très vieux cimetière, les stèles couvertes de mousse se détachent du brouillard persistant comme s'il s'agissait d'un film d'épouvante. Tous les deux nous rendons ensuite dans la résidence officielle du quatorzième Dalaï-lama, qui s'est exilé du Tibet à cause de la répression chinoise. Le Tsuglagkhang Complex renferme différentes statues bouddhistes, ainsi que les trônes sur lesquels s'assoit Sa Sainteté lorsqu'il fait ses discours. Une foule de croyants les touchent de leur front en signe de respect, avant d'y déposer des billets en offrande. De nombreux moines drapés de rouge, hommes et femmes au crâne rasé, sont occupés à prier et méditer. Nous n'aurons pas la chance de voir le Dalaï-Lama qui est parti en pérégrination pour son anniversaire. Il rencontre habituellement qui le souhaite, pour une poignée de main et un mot sage. Une fois la nuit tombée Thomas et moi dînons d'une pizza avant de rentrer.

Lundi 5 Août 2013. Jour 20. Entre McLeod Ganj et Manali – Vashist

Réveil de bonne heure, nous prenons notre premier petit-déjeuner depuis notre arrivé en Inde. Pancakes et masala tea (chai) dans notre restaurant tibétain préféré. A onze heures je participe à une « Class », du volontariat pour échanger en anglais avec les étrangers qui le souhaitent. Nous sommes huit occidentaux avec deux ou trois asiatiques chacun, et le thème du jour est « Festivals dans votre pays ». Mon premier « élève » est un moine vietnamien. Il m'explique être devenu moine à treize ans, et que les deux semaines du Nouvel an était le seul moment de l'année où il quittait le monastère pour rentrer chez lui et voir sa famille. A maintenant vingt-huit ans il a dédié sa vie à la méditation, sacrifiant le fait d'avoir une femme et des enfants. Mon second « élève » est un tibétain cultivé et curieux du mode de vie à la française. Nous discutons tous les trois de sujets très divers pendant une heure, avant qu'ils ne prennent la parole en public pour expliquer de quoi nous avons débattu. C'est un moment de partage intéressant. Thomas et moi déjeunons rapidement avant de grimper dans un bus

direct pour Manali (295 rps / pers), les banquettes sont en bois et nos genoux touchent les sièges de devant. Le véhicule initialement prévu pour une quarantaine de personnes en compte soixante au maximum, rendant la chaleur insupportable même en pleine montagne. Les faciès tibétains laissent vite place aux visages et à la cohue indienne. La nuit tombée, des trombes d'eau s'abattent sur le bus, et à vingt-trois heures nous nous retrouvons bloqués par un énorme glissement de terrain. Un éboulement a complètement enseveli la route, et un torrent de boue de plusieurs mètres s'y écoule. « Fous comme ils sont, le chauffeur va essayer de passer » me dis-je affolée, mais il n'en est rien. Nous attendons pendant quatre heures en priant pour que le bus ne soit pas emporté par un autre glissement, ce qui nous serait fatal. Mais soulagement, à trois heures du matin une énorme pelleteuse arrive pour déblayer le terrain et permettre à la centaine de véhicules bloqués de passer. Impossible cependant de dormir à cause des tournants et de Thomas qui me tombe dessus.

Jour 21. Manali – Vashisht

Le bus arrive enfin à destination à huit heures du matin, le ciel est gris, le taux d'humidité à son maximum. Un tuk-tuk nous amène de Manali à Vashisht pour quatre-vingt roupies. Nous trouvons une chambre propre coûtant quatre-vingt rps par nuit. Nous passons la matinée dans une Guest House voisine appartenant à un indien nommé Kante, à boire du chai avec quatre autres français qui se sont rencontrés sur la route. Thomas et moi partons ensuite faire une sieste après avoir déjeuné et pris une agréable douche chaude. La brume empêche de voir correctement les montagnes, et tous nos habits puent à cause de l'humidité. C'est pénible ! Nous passons la soirée chez Kante, en compagnie d'un australien en route pour le Pakistan. Quel plaisir d'entendre chanter cet accent que j'aime tant !

Jour 22. Manali – Vashisht

Thomas ramène des croissants au Nutella très prisé dans le village, pendant que je me lève et m'habille. Nous partons petit-déjeuner chez Kante : croissants et chai, le réveil parfait ! Vers midi, tous les deux nous mettons en route pour une cascade nommée Jugini, en amont du village. Nous suivons un chemin fait de grosses pierres mais finissons par le perdre et devons très vite tracer notre propre route à travers la montagne abrupte. L'herbe est rendue glissante par l'humidité, et nous sommes parfois obligés de nous hisser à l'aide de branches tellement la pente est raide. Quand soudain... Nous tombons nez à nez avec un immense champ de cannabis. Incroyable ! D'un vert parfait, des millions de tiges allant de un à trois mètres de haut offrant leurs plus belles feuilles. Là en plein milieu de nulle part... Interloqués, tous les deux passons un bon moment à nous balader entre les plantes, dont du pollen s'échappe à chaque mouvement. Thomas et moi n'en croyons pas nos yeux, observons, sentons et rions de cette découverte inattendue,

puis reprenons notre route. C'est après trois heures de grimpette depuis Vashisht que nous arrivons enfin à la cascade. En pleine saison des pluies, de l'eau s'y écoule à pleine puissance, nous éclaboussant et faisant nettement baisser la température. Derrière nos deux corps s'étend la superbe vallée, et en bas, minuscule, la rivière Parvati. L'après-midi touchant à sa fin, nous décidons finalement de rentrer par le même chemin difficilement tracé. Mais alors que Thomas et moi sommes au milieu du cannabis, nous entendons des voix d'hommes se rapprocher. A cause de mauvais films américains, je pense tout de suite à des gardiens du champ, bandits armés prêts à nous tirer dessus. Pris de peur, nous nous laissons glisser sans bruit, les fesses sur l'herbe mouillée, mais ces derniers nous aperçoivent tout de même. Des touristes cherchant la cascade : ouf ! De retour au village, épuisés, trempés mais heureux. Chacun se douche puis nous dînons au restaurant avant de partager des chais avec nos amis et de rentrer nous coucher.

Jour 23. Parvati Valley – Kasol

Thomas et moi avons décidé d'aller au moins une fois aux hot springs avant de quitter le village. Un temple a été construit autour de ces sources d'eau chaude, attraction pour les touristes qui viennent se relaxer, et les locaux se laver et faire vaisselle et lessive grâce aux robinets extérieurs. Hommes et femmes étant séparés, je quitte Thomas, pousse un rideau crasseux et entre dans une pièce à ciel ouvert dont les murs de pierre ont été envahis par de la mousse verte. Une femme est assise sous une rangée de quatre tuyaux laissant s'échapper une eau fumante, elle lave ses enfants. Deux autres, seins nus, font leur toilette autour d'une « piscine » d'eau trouble. Aucune d'elles ne fait attention à moi lorsque je me mets en maillot de bain et essaye de m'immerger, elle est bouillante ! A force de grimaces et dans le souci de ne pas me faire trop remarquer, j'arrive finalement à m'asseoir dans l'eau qui recouvre mon ventre. Mon corps s'habitue plus vite que je ne l'aurais pensé, et je finis même par me sentir relaxée. C'est super, et Thomas partage mon avis lorsque nous nous retrouvons à l'extérieur. Nos sacs sur le dos, un tuk-tuk nous dépose à Manali (70 rps), d'où l'on grimpe dans un bus pour Kasol (100 rps / pers) bientôt rempli à craquer. Ce dernier s'arrête toutes les dix minutes lorsque les passagers sifflent pour pouvoir descendre, il nous faut cinq heures pour parcourir cent kilomètres. De petits téléphériques ont été installés d'un bout à l'autre de la vallée, pour acheminer la nourriture. A une cinquantaine de kilomètres au-dessous, la rivière Parvati. Des plants de cannabis bordent la route des deux côtés depuis que l'on a quitté Manali. Les vaches le broutent, les enfants jouent autour, il y en a partout. Arrivés à Kasol, un village longeant la route principale, nous trouvons une chambre sympa au Green View Family House pour deux cent roupies la nuit avec salle de bains commune. Un gros groupe d'israéliens occupe la terrasse, et Thomas et moi nous asseyons avec eux. Je

leur demande alors pourquoi ils sont si nombreux dans cette région d'Inde. Après le service militaire beaucoup d'entre eux s'envolent pour ce qu'ils considèrent être le paradis, la Vallée de Parvati, ou « Vallée de la drogue ». Et ils ne font que fumer ! Après s'être baladés le long de la rivière, Thomas et moi nous installons au restaurant pour dîner avant de rentrer nous coucher.

Jour 24. Parvati Valley – Kasol

Thomas et moi nous mettons en route de bonne heure pour Rasol, un village de montagne accessible uniquement à pied. Situé dans une vallée perpendiculaire à la nôtre, nous devons traverser la rivière sur un pont suspendu. En pleine période de mousson celle-ci est d'une puissance telle que nous devons crier pour communiquer. Le chemin s'écarte peu à peu de l'eau pour s'enfoncer dans une montagne abrupte, difficile d'accès. Et pourtant des porteurs et des ânes chargés de sacs de riz et autres denrées alimentaires effectuent la montée chaque jour pour quelques roupies. Les hommes ne montent qu'en deux heures seulement, portant entre trente et soixante kilos grâce à un harnais faisant reposer tout le poids sur leur cou. C'est de la folie ! Thomas et moi prenons presque trois heures pour parcourir les neuf cent mètres de dénivelé nous séparant du village. Ici, perdus au fond de la vallée aucun véhicule n'est nécessaire. Les habitants sont éberlués de voir deux étrangers, et les enfants nous réclament du chocolat. Affamés, tous les deux nous installons à la « terrasse » d'un « restaurant » et reprenons des forces. Face à nos yeux écarquillés s'étend la vallée dont le ciel est balayé par quelques aigles immenses. Pas de bruit, pas de klaxon, ni vendeur ni mendiant, c'est une autre Inde et elle nous comble. A seize heures nous devons cependant déjà entamer notre descente vers Kasol, à cause de vilains nuages noirs qui se rapprochent. Les deux heures de retour s'avèrent interminables, les pierres mouillées glissent sous les semelles de nos baskets, et la pente est trop raide. Bien que sportifs, nos muscles et articulations sont mis à rude épreuve. Un chien, que j'ai baptisé Gringo, nous a suivi depuis le début de notre ascension pour le village, mais s'en va subitement à notre arrivé dans Kasol. On m'expliquera par la suite que ces animaux « adoptent » des touristes pour pouvoir être nourris. Enfin à l'hôtel, Bari, l'une de nos amies israéliennes, nous invite à partager le dîner qu'ils ont préparé. Chapatis, houmous et salade traditionnelle, c'est vraiment très bon. Un dessert goulûment avalé en regardant nos mails au restaurant, et je m'endors la tête à peine posée sur l'oreiller.

Jour 25. Parvati Valley – Kasol

Thomas et moi décidons de nous balader le long de la rivière et jouons aux cartes un grand moment posés sur un rocher. Montagnes impressionnantes, gigantesques pins, énormes rochers et rivière torrentielle, le cadre est subjuguant. Mais soudain il se met à pleuvoir des

cordes, nous obligeant à nous réfugier dans un bar. Nous y passons plusieurs heures, entre déjeuner et Wifi, puis sortons boire un chai dans un boui-boui. La rencontre de deux sadhus et d'un italien expatrié, Anandababa, Mastergiri et Tony, m'obligent à commander plus de thé. Ils sont divertissants mais les moustiques l'emportent, et tous les deux nous réfugions à l'hôtel la peau boursouflée. C'est notre dernière soirée à Kasol, et nous la passons avec des israéliens à jouer aux cartes, Bari nous offrant ses meilleurs morceaux à la guitare. Cet endroit me manque déjà !

Jour 26. Entre Kasol et Delhi

C'est avec peu d'heures de sommeil que l'on quitte l'hôtel. La route est longue jusqu'à Khajuraho, situé dans le Madhya Pradesh, et j'aimerais y arriver dès le lendemain. Je salue les connaissances que je me suis faite dans le village puis nous montons dans un premier bus pour Buntar et dans un second pour Kullu. De là, le premier bus à partir pour Delhi est en fin d'après-midi, et nous devons patienter quatre longues heures. Après avoir bouquiné et mangé une glace sans goût, j'essaye d'apprendre à jongler à Thomas sous le regard amusé d'une trentaine d'indiens. C'est sans grand succès sauf celui de me faire encore plus remarquer. Enfin à bord du bus, je me laisse emporter par la beauté de la route, le nez collé à la fenêtre. La rivière Parvati s'est transformée en un fleuve calme, dans lequel de gigantesques cascades se jettent. Le soleil y renvoie ses derniers rayons, donnant à la lumière une jolie teinte rosée. Thomas, lui, est occupé à regarder le chauffeur conduire : c'est le plus fou que nous ayons eu ! Il roule trop vite sur les routes sinueuses de la montagne et ne double que dans les virages lorsqu'il n'a pas de visibilité. Si un véhicule a le malheur de croiser sa route, il enfonce le klaxon pour que ce dernier se range. Vers vingt et une heures le chauffard daigne tout de même s'arrêter pour changer la roue arrière droite qui est crevée, cela nous permet de nous dégourdir les jambes. Thomas et moi nous endormons ensuite l'un sur l'autre.

Jour 27. Entre Agra et Khajuraho

La nuit à été courte à cause de la conduite hasardeuse du chauffeur, mais nous avons pris l'habitude de voyager de nuit et avons pu dormir quelques heures. Arrivés à Delhi à huit heures, Thomas et moi devons prendre un bus local pour rejoindre une autre station, qui se trouve être au milieu d'un bidonville. L'odeur des latrines y est insoutenable ! Des dizaines d'hommes et de femmes font leurs besoins, perchés sur des montagnes de déchets jouxtant un fleuve d'eau quasi-stagnante. Les enfants en haillons tendent leurs petites mains sales pour réclamer de l'argent à notre passage tandis que leurs parents discutent, assis sur des cartons crasseux. Nous trouvons finalement un bus pour Agra et quittons cette misère qui me fait mal au cœur. Les innombrables arrêts rendent le trajet interminable, et un festival religieux nous bloque à vingt kilomètres de notre destination. Le chauffeur ne veut pas aller plus loin. Thomas et moi reprenons alors nos sacs et commençons à marcher un long moment sous le cagnard. Un rickshaw plein à craquer s'arrête finalement devant nos deux

corps en nage. Nous nous hissons à l'arrière en nous cramponnant pour ne pas tomber. La situation burlesque amuse évidement tous les indiens de la rue. Déposés à la station de bus je m'aperçois avec dépit que ce n'est pas le bon arrêt, et l'énervement dû à la fatigue commence à se faire sentir. J'envoie balader tous les chauffeurs de tuk-tuk nous harcelant avec leurs prix dérisoires, et marche le long de la route en grommelant. C'est alors que Thomas a la bonne idée d'arrêter un tracteur. Un grand sourire et nous voilà transportés pendant vingt minutes, nos premiers kilomètres de stop en Inde ! Enchaînant sur un nouveau bus local, nous arrivons enfin à la bonne gare routière si difficile à trouver. On m'y annonce alors que le premier bus à destination de l'Est ne part que demain matin, c'en est trop ! Tous les deux, avons très peu dormi et mangé depuis deux jours, et l'omniprésence harcelante des indiens est oppressante. Posant nos sacs à l'ombre, nous examinons les solutions restantes, en trois minutes à peine nous voilà encerclés par quinze hommes ! Après le calme et la sérénité des montagnes nous ne pouvons rester plus longtemps dans cette ville de fous. Arrivés à la gare d'Agra après quelques kilomètres de marche supplémentaire, je découvre avec joie qu'un train est disponible pour Khajuraho. C'en est presque miraculeux, et je réserve deux billets en Sleeper class dans la foulée (245 rps / pers). C'est bien moins cher que le bus ! Installés à la cafétéria de la gare, le sourire revient enfin sur nos visages alors que nous mangeons. Puis, allongés sur nos couchettes, le train quitte Agra nous emmenant vers de nouvelles aventures.

Jour 28. Entre Khajuraho et Varanasi

A peine six heures de sommeil, il est déjà temps de se lever. Nous arrivons en gare de Khajuraho à l'aube et négocions un tuk-tuk cinquante roupies pour rejoindre le centre de la ville « nouvelle », devant les temples du groupe Ouest. Petit-déjeuner de chai et crêpes à la banane et au chocolat dans le café Maharaja, qui fait face à l'entrée du site. Il s'agit des temples érotiques les plus connus de l'Inde, et pour une fois Thomas est ravi de prendre un audio guide (113 rps + entrée 250 rps / pers). Vu de l'extérieur l'architecture est sublime, la roche est sculptée et travaillée avec soin. Mais l'intérieur des temples est dégoûtant, ça sent l'urine de chauve-souris à tel point que c'est insoutenable. Pour un site classé au Patrimoine Mondial de l'UNESCO, je ne trouve pas cela normal. Thomas lui est déçu de ne pas voir plus de sculptures érotiques, elles ne représentent en effet qu'un dixième du total. Tous les deux sortons donc de l'enceinte frustrés, nous consolant en déjeunant. Une balade digestive nous permet de découvrir un petit lac où nous louons un pédalo pour avoir un peu d'intimité. Mais il n'en est rien, le reste des embarcations est soudainement pris d'assaut, et de jeunes hommes s'approchent pour discuter. L'un d'eux m'offre même une superbe fleur de lotus, rendant Thomas jaloux. De retour sur la terre ferme, nous suivons deux adolescents dans un café où le

cuisinier nous apprend à préparer du chai. La cuisine est répugnante et je m'étonne de ne pas y voir de cafards. Puis un jeune nommé Soni nous emmène sur sa moto dans la boutique de l'un de ses amis, où un couple de québécois nous rejoint, ils sont tous très sympa. Verres de chai, reggae indien, discussions et rires rythment nos dernières heures à Khajuraho. Lorsque nous sommes sur le point de partir j'offre une petite Tour Eiffel à accrocher dans le magasin, c'est presque les larmes aux yeux qu'ils m'attachent une jolie chaîne indienne autour de la cheville. Thomas et moi quittons la boutique à contre cœur, dînons rapidement en reprenant nos sacs laissés au Maharaja café et rejoignons la gare en rickshaw (80 rps). Elle est peuplée d'occidentaux en partance pour Varanasi, c'est amusant.

Jour 29. Varanasi

Arrivée à Varanasi à onze heures du matin après s'être bien reposés, un tuk-tuk nous dépose non loin d'Assi Gath (90 rps), où nous cherchons une Guest House pendant près d'une heure. C'est chez Romeo que Thomas et moi déposons finalement nos sacs, dans une chambre sans fenêtre coûtant deux cent soixante-dix roupies par nuit. L'établissement situé sur la rue principale est grand et propre. Nous déjeunons rapidement d'une pizza chez Dominos avant de rentrer passer l'après-midi à l'hôtel. Le voyage depuis Kasol a été éprouvant, et aucun de nous n'a aujourd'hui le courage d'aller visiter la ville sainte. Un couple de français occupe la chambre voisine de la nôtre, et tous les quatre dînons sur le toit-terrasse de l'hôtel.

Jeudi 15 Août 2013. Jour 30. Varanasi

Réveil à quatre heures et demie pour faire un tour en bateau sur le Gange. Le fleuve est en crue, et les « gaths » (escaliers menant au fleuve) complètement inondées. Les lampadaires sont sous l'eau, et des câbles électriques dangereusement immergés. Les autorités ont interdits ce genre de sorties en bateau à cause du fort courant, et nous ne faisons donc qu'une centaine de mètres sans intérêt. Quelques hindous font leurs ablutions rituelles au lever du jour, d'autres se lavent. De retour à l'hôtel vers six heures, Thomas et moi décidons de ne pas nous recoucher afin du profiter du calme des rues tant qu'il en est encore temps. Tous les deux visitons donc le vieux Varanasi pendant huit heures, déambulant dans les ruelles où parfums d'encens se mélangent à ceux des bouses de vaches. Nous marchons de gath en gath le long du Gange, observant les indiens se purifier dans le fleuve sacré. Certains boivent l'eau qui nous semble dégoûtante. La pluie lave en effet les ruelles, et déchets et crottes de vaches se déversent dans le fleuve par tas odorants sous nos yeux répugnés. Moi qui avais prévu de me tremper, je vais finalement y réfléchir... C'est en début d'après-midi seulement que nous rentrons déjeuner à l'hôtel, puis faire une sieste. A la nuit tombée nous rencontrons un jeune indien nommé Amit, alors que nous observons les buffles faire leur toilette dans le Gange. Amit est guide, parle quelques mots de français et propose de nous faire visiter Varanasi le lendemain contre un faible pourboire. Thomas accepte en lui serrant la main, puis nous rentrons dormir.

Jour 31. Varanasi

Thomas et moi retrouvons Amit à dix heures du matin, il est accompagné de Catherine, une jeune allemande de vingt-trois ans. La visite de la ville débute par Harischandra Gath, l'une des deux gaths utilisées pour les crémations. Je distingue parfaitement les pieds gonflés du corps en train de brûler, dont le vernis me laisse à penser que c'est une femme. Ses veines sont noires sous la peau enflammée. Un énorme tas de bois recouvre le reste du corps sans vie. Seule une partie de peau, au niveau du cou, fait des bulles et coule, comme la graisse d'une saucisse. L'odeur, les cendres qui volent et la chaleur insoutenable à deux mètres du feu rendent la scène plus horrible encore, et je ne peux soutenir mon regard. Je fixe alors Amit qui m'explique qu'en Inde, chaque hindou qui le souhaite peut être brûlé dans la ville sainte de Varanasi, à l'exception de cinq cas. Les sadhus, les femmes enceintes, les enfants de moins de dix ans, les lépreux et les personnes piquées par un serpent (l'animal du Dieu Shiva). Considérés comme étant déjà pures, ils sont soit jetés au fond du Gange, soit attachés sur un radeau lâché à la dérive. Les autres sont brûlés pour que leur âme ne se réincarne pas et aille directement au Paradis. La crémation coûte entre dix et quinze mille roupies, et pour cinq cents roupies le gouvernement propose une incinération électrique aux plus pauvres. Le crane est cassé par les « intouchables » (caste la plus pauvre qui s'occupe des crémations), pour que le carbone s'en échappe et qu'il n'y ait pas d'explosion. Il faut trois heures pour brûler complètement un corps, mais le bassin des femmes et le thorax des hommes restent toujours indemnes. Ils sont jetés dans le fleuve sacré avec les cendres, une fois la cérémonie terminée.

Tous les quatre faisons ensuite la même route que Thomas et moi avions empruntée la veille en nous perdant, jusqu'à la gath principale. Puis nous rentrons à Assi pour déjeuner, après avoir marché pendant quatre heures sous un soleil de plomb. Une fois tous requinqués, Amit nous emmène voir un temple assiégé par des singes méchants, puis le Temple de Shiva, situé au cœur de l'Université de Varanasi. Celle-ci s'étend sur dix kilomètres, c'est la plus grande université d'Asie. A dix-huit heures tous les quatre rejoignons le centre en tuk-tuk, pour assister à la cérémonie quotidienne. Elle se déroule habituellement au bord du Gange, et les prières ont pour but de nettoyer le fleuve sacré. Entre gestes et chants, c'est intéressant mais la cérémonie à lieu sur le toit d'une maison à cause des inondations, ça perd de son charme. A vingt heures Thomas et moi rentrons enfin à l'hôtel, je suis épuisée.

Jour 32. Varanasi

Je participe ce matin à mon premier cours de yoga. Nous sommes dix occidentaux à faire des étirements, des abdos et de la relaxation, entraînés par un prof à moitié fou. Celui-ci se force à rire à gorge déployée, les yeux exorbités car « c'est bon pour le corps et l'esprit ». Deux heures de postions abracadabrantes plus tard, j'ai mal au dos. Je ne suis pas séduite par le yoga, cependant contente d'avoir enfin essayé. Je croise deux lépreux sur le chemin du retour à l'hôtel, ils font la manche à l'aide de leurs moignons purulents. Thomas retrouvé, nous grimpons dans un tuk-tuk, direction un centre commercial du quartier de Sigra, et déjeunons au Mc Donald's avant de déambuler dans les magasins. De retour à Assi Gath, tous les deux tombons sur Amit qui nous invite à venir observer le soleil se coucher sur le Gange, depuis le toit de son appartement. Malheureusement le ciel est couvert, nous ne voyons qu'une épaisse couche de nuages. A vingt heures tous les trois retrouvons la saleté de la rue pour rejoindre une salle où se donne un petit concert de musique traditionnelle. Sitar (instrument à cordes), tablas (percussions) et flûte nous ravissent de leur son typiquement indien. Un homme travesti en femme danse et chante au milieu de la scène, il a des grelots attachés aux chevilles, et accompagne sa voix en frappant des pieds. C'est rythmé et enjoué. Thomas et moi rentrons ensuite dîner à l'hôtel, puis nous endormons une dernière fois dans la ville sainte de Varanasi.

Jour 33. Entre Varanasi et Chennai

Thomas et moi profitons de nos derniers instants dans la ville pour nous promener dans les ruelles vides de tout véhicule à quatre roues. Seuls les klaxons des quelques motos, les mendiants et les vendeurs viennent perturber notre quiétude. Une violente averse nous surprend alors que l'on observait les gens faire leurs ablutions à la gath principale, Thomas et moi rentrons tranquillement, en marchant sous la pluie. Arrivés trempés à l'hôtel où nous n'avons plus de chambre, l'un et l'autre nous installons dans le hall d'entrée pour profiter une dernière fois d'Internet. Un gentil chauffeur de tuk-tuk nous dépose à la gare vers dix-neuf heures (80 rps), en nous souhaitant bon voyage tout sourire. Je dîne de riz frit face à un jeune mendiant de mon âge qui s'est assis à proximité et me fixe en silence. Lassé, il part subitement alors que je m'appétais à lui donner la moitié restante du riz. Je le retrouve cependant sur le quai et lui tend ma barquette en souriant. Toujours silencieux, il la prend en souriant lui aussi mais timidement, les yeux pétillants. Une coupure d'électricité survient alors que j'ai retrouvé Thomas et que le train arrive, toute la gare est plongée dans le noir. C'est peu rassurant sachant que quelques minutes auparavant un lépreux se traînait à trente centimètres de mes pieds. Le courant revenu, nous grimpons

enfin dans le train et nous installons sur nos couchettes supérieures. Au-dessous de nous, les indiens se crient les uns sur les autres pour savoir à qui appartient telle ou telle place, ils ne savent pas être cordiaux. Nous quittons Varanasi sous une pluie torrentielle, trente-sept heures de train nous attendent, destination le Sud ! (635 rps / pers).

Jour 34. Entre Varanasi et Chennai

Portes grandes ouvertes et ventilateurs allumés au-dessus de nous, le froid m'empêche de dormir une partie de la nuit. Je me réveille finalement à onze heures du matin en entendant les vendeurs proposer thalis, riz byriani, samosas, pâtisseries, sucreries, fruits, café, thé, et autres mets délicieux. Nous passons la journée sur nos couchettes, moi à écrire ce carnet de voyage, et Thomas à me regarder. Nous jouons aussi aux cartes, buvons beaucoup de chai, et regardons les indiens vivre en-dessous de nos lits. Ils sont affalés les uns sur les autres à discuter, dormir ou manger ce que les vendeurs ambulants leur proposent. Au moment où je me décide à sortir du train arrêté en gare pour acheter à boire, ce dernier repart et je suis obligée de courir pour sauter dedans. Je casse aussi la grille d'un des trois ventilateurs accrochés au plafond en tapant dessus car il fait trop de bruit. Je comprends alors que j'ai fait une bêtise lorsque celle-ci tombe par terre, aux pieds d'une grosse indienne. La rame entière est ameutée par l'événement de la journée, et je rougis en me faisant disputer pendant que Thomas pleure de rire.

Jour 35. Pondichéry

Ma seconde nuit dans le train est bien meilleure que la première, je dors comme un bébé. Nous arrivons enfin à Chennai à onze heures du matin, avec très peu de retard. La première impression de la capitale du Tamil Nadu est bonne : moins bruyante, moins peuplée, plus propre et plus colorée. Thomas et moi déjeunons dans un café aux abords de la gare avant de monter dans un bus pour CMBT, la gare routière (6 rps / pers). Décrite comme chaotique par le Lonely Planet, il y a en effet des bus à perte de vue et les rabatteurs crient plus fort les uns que les autres pour attirer le client. Nous trouvons un bus à destination de Pondichéry (80 rps / pers) grâce à un jeune indien. Le volume de la musique est à fond, et le siège du conducteur recouvert d'un morceau de carton. Ma première impression de la ville change à mesure que nous la traversons : bruit et saleté sont aux rendez-vous. Les maisons peintes de couleurs chaudes sont, elles, plus agréables à regarder. Comme d'habitude le bus est bondé, les vendeurs ambulants montent et descendent en criant et le chauffeur est amoureux de son klaxon. Bien qu'à trente-sept heures de train, l'Inde reste l'Inde. C'est en fin d'après-midi que l'on arrive à Pondichéry, ancien comptoir français. Un tuk-tuk nous amène dans la « ville banche », le quartier français (50 rps), et nous dépose devant la Villa

Labourdonnais Guest House. Un grand-père nous y accueille chemise ouverte sur un énorme ventre, il ne lui manque que le béret. Nous déposons nos affaires dans une chambre propre, avec frigo et terrasse, pour quatre cents roupies par nuit. Puis Thomas et moi partons nous balader sur la jetée et voir la mer : quel plaisir ! La route côtière est fermée à la circulation, entre palmiers et vendeurs de glaces, on se croirait presque dans le sud de la France. Thomas dîne d'un steak ragoutant dans un restaurant, et manque de pleurer car on lui a servi une minuscule assiette de frites. C'est drôle à voir ! Tous les deux mangeons ensuite une glace au bord de l'eau puis rentrons nous coucher dans un vrai lit.

Jour 36. Pondichéry.

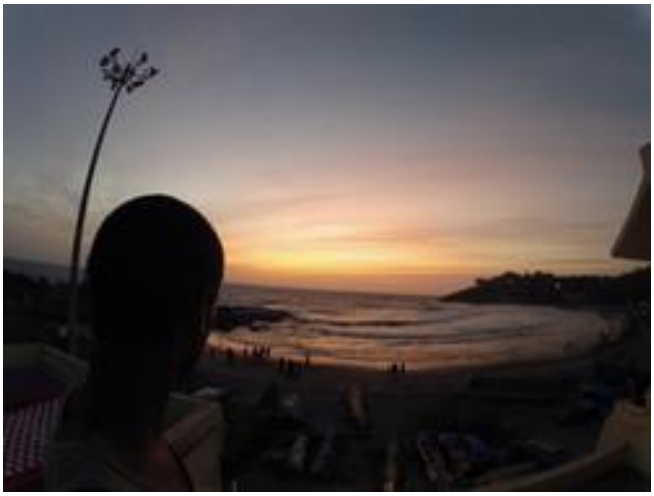
Thomas et moi passons une bonne partie de la matinée à discuter avec Gérard, le gérant de l'hôtel. Il a toujours une anecdote à raconter à propos de célébrités d'après-guerre, que ni Thomas ni moi ne connaissons. Quel bavard ! Nous le quittons ensuite sur un scooter loué deux cent cinquante roupies (60 rps / litre d'essence) pour la journée. Thomas conduit comme un fou, m'obligeant à me cramponner sur la trentaine de kilomètres que nous parcourons jusqu'à un petit restaurant côtier. Poisson frit et riz avalés, tous les deux remontons en selle en direction d'Auroville. Cette cité à été créée par une française surnommée La Mère, pour devenir « le lieu d'une vie communautaire universelle, où hommes et femmes apprendraient à vivre en paix, dans une parfaite harmonie, au-delà de toutes croyances, opinions politiques et nationalités ». Nous restons dubitatifs devant le Matrimandir, sorte de Géode dorée, contenant une salle de méditation de marbre blanc qui abrite un cristal massif de soixante-dix centimètres de diamètre, le plus gros du monde. L'endroit est intéressant mais bizarrement trop calme, nous entendons même échapper le mot « secte ». De retour à Pondichéry à la tombée de la nuit, et après une balade sur la jetée, nous nous installons dans un restaurant français. Faux filet au poivre vert pour Thomas et faux filet à la bière et à l'ail pour moi, le tout accompagné d'une large quantité de frites faites maison, nous sommes aux anges. Thomas en a même les larmes aux yeux ! Des gens d'un certain âge jouent à la pétanque à côté de la mer, sur fond de langue française, on se croirait au pays !

Jour 37. Entre Pondichéry et Kanyakumari.

Cinq heures, c'est le premier appel à la prière des mosquées environnantes. Réveillée, je sors sur la terrasse et découvre une lune parfaitement pleine, et un ciel clouté de milliers d'étoiles. Pas aussi beau que les nuits des déserts australien, mais je suis tout de même sous le charme. Après m'être rendormie, nous quittons finalement la chambre à midi pour visiter la « ville blanche » de Pondichéry. Le quartier français est très agréable, les maisons de style colonial sont belles, les rues aux noms évocateurs sont larges, propres et vides. Thomas et moi passons devant le lycée français, et nous baladons ainsi pendant un grand moment jusqu'à découvrir la petite plage de Pondi et ses surfeurs. A dix-neuf heures, Thomas ne peut résister à la tentation d'un délicieux steak au poivre, sûrement le dernier avant notre retour en France. Nous prenons ensuite un tuk-tuk en direction de la gare routière, d'où l'on découvre avec joie notre nouveau bus. Chacun prend place sur l'un des larges et confortables sièges inclinables du véhicule « Extra Deluxe », avant de s'allonger sur deux sièges car le car n'est rempli que de moitié. Direction la pointe Sud de l'Inde ! (445 rps / pers).

Jour 38. Kanyakumari.

Je me réveille vers neuf heures, lorsque des passagers montent dans le bus pour les derniers kilomètres avant notre arrivée. Cet endroit du pays est couvert de palmiers et bananiers. Les femmes portent des colliers de fleurs de jasmin dans les cheveux, je me croirais presque dans les Antilles. L'une d'elle s'assoit à mes côtés alors que j'ouvre à peine les yeux, elle sent divinement bon ! A Kanyakumari, nous trouvons une chambre passable pour trois cent cinquante roupies, avec soixante centimètres de vue sur la mer. Plus aucun français, et presque aucun occidental dans cette ville prisée des touristes locaux. Un ferry payé trente-sept roupies nous permet de rejoindre une île située à cinquante mètres à vol d'oiseau, et de toucher les pieds de Thiruvalluvar, un poète indien représenté par une gigantesque statue. Nous sommes ici à la croisée de la mer d'Arabie, de l'Océan Indien et de la baie du Bengale.De retour sur le continent, nous marchons une vingtaine de minutes pour arriver à l'ouest de la pointe sud de l'Inde afin d'admirer le soleil se coucher. Des centaines d'autochtones ont déjà envahi les lieux. Il souffle un vent froid désagréable, et le spectacle n'a rien d'exceptionnel. Thomas et moi retrouvons le centre-ville en longeant la mer, et dînons frugalement dans un boui-boui de chai et biscuits en jouant aux cartes. On nous jauge l'air amusé, comme à l'accoutumé. De retour à l'hôtel je m'aperçois avec dégoût que des dizaines de minuscules cafards ont investi notre chambre, j'en écrase cinq en moins d'une minute ! Mais à vingt-deux heures passées, impossible de changer d'hôtel, et tous les deux nous couchons en essayant de faire abstraction.



Jour 39. Kovalam

Nous nous réveillons à six heures pour observer le soleil se lever depuis la terrasse de l'hôtel, mais comme le coucher, le spectacle ne m'enchante guère. Nous n'avons qu'une hâte, retourner nous coucher avec les cafards qui n'ont pas été dérangeants du tout. Après avoir déjeuné, tous les deux grimpons dans un bus pour la station balnéaire de Kovalam. Des boules-quies enfoncées dans les oreilles, je passe trois heures à bouquiner à côté du chauffeur qui conduit main collée sur le klaxon. Arrivés à Kovalam, nous découvrons deux grandes baies, chacune bordée de boutiques, d'hôtels et de restaurants de fruits de mer. Il nous faut visiter une dizaine de chambres avant de trouver l'endroit idéal : un vaste appartement avec frigo, grande salle de bain et large balcon donnant sur le toit terrasse. Celui-ci surplombe les deux baies et nous offre les dernières lueurs du soleil couchant. Nous sommes idéalement situés, c'est un vrai coup de cœur ! (2000 rps / 3 nuits). Après installation, Thomas et moi sortons dîner dans le premier restaurant croisé. Il se révèle être hors de prix, et la nourriture infecte. Un rapide coup d'œil sur les autres cartes nous apprend que la station balnéaire réputée de l'Inde est plus coûteuse que ce à quoi l'un et l'autre étions habitués.

De Dimanche 25 à Mardi 27 Août 2013. Jour 42. Kovalam.

Nous avons finalement prolongé notre séjour d'une journée tant notre appartement est agréable. Nous y passons la plupart de notre temps, entre bronzette sur les lits que Thomas à installés sur le toit terrasse, et observation de touristes à la peau blanche qui tentent de se baigner sous le regard inquisiteur de dizaines d'indiens. Il y a aussi les quelques femmes qui ont l'importante tâche d'enterrer les centaines de méduses qui se sont échouées sur la plage pendant la nuit, c'est un spectacle que je ne manque jamais ! Chaque jour nous sortons déjeuner de riz biryani dans un petit restaurant situé à l'arrière de la zone touristique. Servi dans un pot en terre cuite brute, le riz blanc végétarien est agrémenté de différents légumes et de morceaux d'ananas, le tout fortement épicé. C'est un véritable délice, et nos papilles s'émoustillent à chaque bouchée. Le soir, après avoir admiré le soleil se coucher depuis notre terrasse, c'est au Sunset bar que nous dînons, le meilleur rapport qualité/prix trouvé. Les pancakes y sont particulièrement bons, et la vue sur la mer imprenable. Lors de la visite de l'hôtel Leela, le plus cher de la ville, alors que nous attendions sagement le manager, Thomas s'est vu offrir une noix de coco à siroter. Pris par erreur pour le fils de la riche famille originaire des Emirats assise à côté de nous, le pauvre est devenu rouge écarlate et nous sommes partis dans un fou rire mémorable. Gêné, le serveur m'en a finalement offerte une aussi. Ces quelques jours de repos à Kovalam auront été un vrai bonheur après quatre semaines sur la route...

Jour 43. Allepey.

Il est déjà temps de repartir, à midi seulement, après avoir profité de dernières heures de bronzage. Cet endroit aura été notre coup de cœur du Sud de l'Inde, en grande partie grâce à notre appartement et sa situation de rêve. N'existant pas de bus direct pour notre prochaine destination, nous grimpons dans un premier bus pour Trivandrum Central (30 rps / pers), puis dans un second pour Allepey (111 rps / pers). Les quatre heures de trajet me permettent de finir mon livre de neuf cent pages, un roman fleuve appelé « Shantaram » qui raconte l'histoire d'un australien évadé de prison qui se réfugie en Inde. Des airs de « La cité de la joie » et une plume délicate que je recommande fortement ! Dès la sortie du bus nous sommes alpagués par des dizaines de rabatteurs, et décidons de suivre l'un d'eux jusqu'au Paradise Inn, sa maison d'hôte. La chambre est juste passable, le chat persan à fait ses besoins aux quatre coins de l'habitation, et le sol est noir de crasse. Mais pour deux cent cinquante roupies, difficile de trouver mieux. Thomas et moi sortons dîner après nous être installés. Surnommée « Venise indienne », la ville d'Allepey est agréable et découpée de jolis canaux. De retour à la maison, nous « rentrons dans notre litière » lâche Thomas, me faisant éclater de rire.

Jour 44. Fort Cochin.

Aujourd'hui Thomas et moi avons réservé un joli « sapan » traditionnel, barque aménagée pour une balade de six heures sur les backwaters, canaux d'eau saumâtre serpentant dans la région. Il est si grand que l'on peut s'y allonger, et un petit toit de fibres sèches nous protège du soleil. Nous passons ainsi un grand moment à voguer sur de larges étendues d'eau et de superbes séries de lagunes jouxtées de cocotiers. Des femmes font leur lessive et des enfants jouent sur les petits bancs de terre où se trouvent quelques habitations. Ils se déplacent grâce à de longues barques, poussées par des pagaies ou des tiges de bambou. Rajit, notre commandant de bord, est très sympathique mais un peu flemmard. Thomas et moi nous relayons donc pour l'aider à pagayer, ce qui amuse beaucoup les indiens que nous croisons. Le malin en profite aussi pour se relaxer lorsque nous sommes en plein effort ! Je lui apprends une chanson de colonie de vacances « Pagayez, Pagayez ! », qu'il répète avec joie après moi, nos voix perçant ainsi le calme des eaux stagnantes. Nous déjeunons dans une guest house fort agréable, où des hamacs sont suspendus au-dessus de l'eau. Poisson grillé, riz et légumes cuits dans du lait de coco, c'est un régal et nous nous resservons plus d'une fois ! De retour à Allepey après une longue sieste digestive sur notre confortable barque, nous remercions Rajit et rentrons à l'hôtel à pied. Cette balade nous a tout de même coûté sept cent cinquante roupies chacun, une petite fortune comparée aux frais engagés : la barque, Rajit et la nourriture. Mais les backwaters sont l'attrait principal de la région, et l'un comme l'autre sommes ravis de notre escapade. Juste le temps de récupérer nos sacs à dos et l'on grimpe dans l'un des nombreux bus desservant Cochin (40 rps / pers), puis dans un suivant pour la presque île de Fort Cochin (8 rps / pers). A peine descendus du véhicule, Thomas et moi suivons le rabatteur qui attendait pour nous emmener chez lui. Chambre simple et propre pour trois cent cinquante roupies à l'étage de sa maison familiale, cela fera l'affaire pour deux nuits.

Jour 45. Fort Cochin.

Le lit est minuscule et nous nous sommes envoyé des coups malencontreux une bonne partie de la nuit. C'est donc de bonne heure que nous prenons place dans un bus pour la gare de Cochin où je veux réserver nos billets de train pour la prochaine destination. Les bus indiens, au même titre que les trains, ont des portes laissées toujours ouvertes. Le conducteur ne s'arrête que lorsqu'une femme doit monter, les hommes doivent, eux, sauter habilement dans le véhicule en s'accrochant à ce qu'ils trouvent. Un contrôleur fait payer les passagers en leur donnant de petits tickets colorés. Il informe aussi le chauffeur du moment où il doit s'arrêter ou redémarrer, en sifflant ou tirant sur une ficelle qui actionne une clochette, ficelle tendue sur toute la longueur du bus. La méthode diffère dans chaque région et dans chaque bus, c'est un vrai plaisir à observer ! Quelques heures plus tard et billets de train en poche, nous sommes de retour à Fort Cochin et découvrons enfin les célèbres filets de pêche. Il s'agit en fait de gigantesques constructions en bambou actionnées par des poulies : il y a d'un côté les filets attachés à la structure en bambou d'une dizaine de mètres de long. Les indiens doivent grimper pour la faire basculer dans l'eau, et de l'autre un nombre considérable de sacs de sable accrochés à une grande corde. Il faut quatre indiens minimum pour tirer l'ensemble de l'eau, et ces derniers hèlent les touristes pour avoir de l'aide et leur réclamer ensuite quelques roupies. De l'autre côté de la jetée se trouvent une immense zone portuaire et des usines, crachant des flammes et de la fumée noire inquiétante. Enfin, le centre de Fort Cochin est très agréable, plein de boutiques pour touristes et de petits restaurants. Avant de rentrer à l'hôtel, je fais un marché avec un indien pour qu'il me laisse conduire son rickshaw. S'il nous emmène dans une boutique et que nous la visitons, le gérant lui offrira un litre d'essence. Tous les deux nous serrons la main, et c'est aux commandes de l'engin à moteur que je fais une fois de plus lever les sourcils des badauds. Je pourrais presque me recycler !

Jour 46. Entre Fort Cochin et Hampi.

Sept heures et demi, nous quittons notre chambre pour prendre le bus. Arrivés en gare de Cochin juste à temps pour boire un chai, nous grimpons ensuite dans le train. Thomas et moi sommes en seconde classe pour la première fois, assis sur des banquettes classiques de trois places chacune. Il y a moins d'espace qu'en « Sleeper Class », mais cela reste très correct pour un trajet de jour. (Fort Cochin - Bangalore 360 rps / pers). J'occupe ma journée à retranscrire notre voyage sur mon ordinateur, et ne décroche que huit heures plus tard pour observer le soleil se coucher. Pendue par l'une des portes ouvertes, je m'extasie devant le paysage vallonné, les

palmiers et plans d'eau épars. Loin de Thomas, quelques indiens intéressés viennent discuter avec moi, et le wagon entier me lorgne du coin de l'œil. Je me balade ensuite entre les différents wagons et découvre une cuisine. D'énormes marmites contiennent les différents plats que des vendeurs ambulants ont transportés au-dessus de leur tête toute la journée : omelette, riz biryani, samosas et autre friture, salades, soupes... Un compartiment est même destiné à la coupe des légumes, les couchettes servant de table. C'est l'Inde ! A vingt heures le train est immobilisé à cause d'une panne, et nous devons attendre que la locomotive soit remplacée. Manque de chance, nous avons une correspondance à Bangalore, et arrivons avec deux heures de retard, seulement vingt minutes après le départ de notre second train pour Hampi. Pour une fois qu'un départ est ponctuel ! Il est hors de question de dormir dans cette immense gare, Thomas et moi suivons alors un indien qui est dans le même cas. Grâce à lui, on nous rembourse cinquante pour cent du précédent billet, et j'en achète deux nouveaux pour le train de vingt-trois heures trente (360 rps / pers). L'indien m'aide à remplir les formulaires, mais est tellement déboussolé par mon léger décolleté que le pauvre n'arrive plus ni à parler ni à écrire. Il est complètement bloqué, et c'en est presque drôle. Il nous accompagne finalement jusqu'à nos couchettes, où je le remercie vivement. Nous ne sommes jamais monté dans un train aussi sale, et tous les deux devons partager nos couchettes avec des cafards. Je suis épuisée et m'endors en essayant de ne pas y penser. Je sais que Thomas, lui, est aux aguets, lampe torche vissée dans la main pour effrayer nos voisins à pattes.

Jour 47. Hampi.

Dès le lever du jour tous les deux nous rejoignons sur les marches de l'une des portes du train, et observons l'Inde se réveiller. Des gens nous saluent gaiement, d'autres font leurs besoins accroupis dans les champs, seuls ou en groupes, ce qui nous fait beaucoup rire. Ici le paysage est plus plat, et moins joli. Le sol du train est jonché de déchets et d'écorces de cacahuètes que les passagers n'ont pas jetées par les fenêtres. Parfois le vent qui s'engouffre fait s'envoler un sac plastique ou un paquet de gâteau vide dans les plaines déjà trop polluées, c'est dégoûtant. Nous arrivons à Hospet vers midi, prenons un rickshaw pour la gare routière (20 rps) puis un bus à destination de Hampi (13 rps / pers). Il fait chaud et la terre aride donne l'impression que nous sommes en plein désert. Les maisons des villages traversés construites en grès jaune sont dans un tel état de délabrement que je m'imagine des bombardements. Enfin, l'arrivée à Hampi me laisse sans voix: le paysage est constitué d'énormes rochers arrondis posés les uns contre les autres, exactement comme les Marble Devils australien que j'avais tant aimé durant ma traversée du désert en stop. C'est incroyable ! De couleur plus claire que le rouge désert d'Oz, ils me renvoient pourtant à ce pays que j'aime tant, là où j'ai laissé une partie de mon cœur. Thomas et moi déposons nos sacs à l'Archana Guest House (300 rps / nuit), une chambre sans charme, puis allons déjeuner au restaurant du même nom. Face à nous et au premier plan un champ de bananiers, puis une large rivière et les fameux rochers rougeâtres jurant avec le bleu parfait du ciel. C'est magnifique et paisible. Mais alors que nous sommes en train de déjeuner, le plus gros d'une bande de singes en train

de chahuter à nos côtés s'avance d'un pas décidé vers notre table. Apeurée je me lève en criant « Help ! Help ! », le cuisinier sort armé d'un lance pierre mais trop tard : le macaque s'est emparé de la bouteille de sauce tomate et est parti en courant nous laissant abasourdis. Nous passons ensuite l'après-midi à nous balader dans le petit village entouré de temples et de rochers. J'aime beaucoup cet endroit, mêlant charme, calme et authenticité.

Jour 48. Hampi.

Décidés à nous rendre au Vitalla Temple, nous entamons une marche de deux kilomètres le long de la rivière. La route est magnifique, c'en est presque irréel. Des dizaines de temples en ruine sont éparpillés entre les immenses formations rocheuses que l'érosion à arrondis. Thomas et moi nous reposons à l'ombre de l'un d'eux, en compagnie d'un indien. Ce dernier est venu à Hampi à pied depuis son village, soixante-trois kilomètres parcourus en près de vingt-quatre heures. Il fait très chaud et le soleil est assommant. Arrivés au Vitalla Temple, nous faisons un cache-cache dans un temple en ruine qui n'a pas vue âme qui vive depuis des années, seuls des lézards aux couleurs inhabituelles croisent notre route. Tous les deux rentrons ensuite à Hampi en marchant entre troupeaux de chèvres et de buffles, qui rendent le paysage encore plus beau. Une fois au village, nous grimpons au-dessus du temple de Virupakshaet avons une vue imprenable sur la rivière et l'horizon. Des écureuils se courent après et des singes s'épouillent perchés sur les rochers. C'est en fin d'après-midi que nous retournons voir Rodj, un jeune sculpteur de dix-sept ans aux mains en or, à qui nous avons commandé une statuette de Ganesh et quatre tuk-tuk. Nous avons suivi l'avancée du travail de la pierre, sommes ravis du résultat et le gratifions d'un petit pourboire alors qu'il termine de graver ses œuvres.

Jour 49. Entre Hampi et Goa (Arambol).

De retour sur le site qui surplombe le temple principal de Virupaksha, un gardien nous surprend en pleine partie de cartes. Interloqué, il nous demande de déguerpir alors que nous avons vu des indiens déféquer non loin de là pas plus tard qu'hier ! Thomas et moi récupérons nos sacs à l'hôtel et grimpons dans le bus à destination d'Hospet (13 Rps / pers), puis dans un tuk-tuk pour la gare ferroviaire (20 rps). J'y achète deux billets de seconde classe pour Hubli à trente roupies chacun, un prix dérisoire ! Alors que nous attendons sagement le train sur le quai, un lépreux vient à ma rencontre la « main » tendue. Il n'a plus de doigts, et fait glisser d'un geste adroit dans la poche de sa chemise les quelques pièces que je dépose dans sa paume. J'ai parfois vécu des moments difficiles lors de mes voyages ; je me suis souvent remise en question par rapport à la chance que nous autres européens avons, mais je crois que cet épisode-là restera à jamais gravé dans ma mémoire. Lorsque nous montons dans le train il n'y a aucune place pour s'asseoir et j'entraîne Thomas sur un porte bagage, large grille de fer solide située au-dessus des banquettes en bois bondées.

Nous dominons tout le wagon, et les indiens s'amusent de nous voir assis à cet endroit, à la mode indienne. Une heure plus tard à peine, la quasi-totalité des passagers quitte le train, nous laissant des places de choix à côté des fenêtres. Nous assistons alors à la cohue provoquée par la montée de nouveaux voyageurs, et sommes effarés. Certains passent leurs bras par les fenêtres à barreaux pour déposer leurs affaires sur les places vides des banquettes, d'autres nous supplient de leur réserver une place, ils se grimpent dessus, se tirent et se piétinent sous notre regard hagard. Le train repart après cet épisode banal de la vie indienne, et nous arrivons à Hubli au soleil couchant pour prendre notre correspondance vers Goa. C'est notre dernier trajet de nuit, et je m'endors le cœur gros sur une couchette propre. Je suis bercée par le bruit des ventilateurs qui tournent au-dessus de ma tête, et du train dont les portes grandes ouvertes laissent s'engouffrer l'air frais de la nuit.

Mercredi 04 Septembre 2013. Jour 50. Goa (Arambol).

Le train nous dépose à destination à sept heures et demie. Mais ce n'est que trois heures plus tard que nous foulons enfin le sable de la plage d'Arambol, après trois bus et deux kilomètres de marche. La saison touristique n'ayant pas encore commencé, la plupart des établissements sont fermés. Le paradis des amateurs de musique techno dont on m'a tant parlé me déçoit finalement beaucoup. C'est minuscule, sale, le paysage semble désolé et les hôtels miteux. Je parviens cependant à trouver une chambre spacieuse avec un grand balcon dominant les taudis jouxtant la mer d'Arabie (400 rps). Situés à une extrémité de la baie, nous avons une vue parfaite sur l'ensemble de la plage. Thomas et moi essayons de rester positifs, malgré la déception. Ce n'est pas l'endroit de rêve où nous espérions passer nos derniers jours en Inde... Nous déjeunons et dînons dans l'un des cinq restaurants de la plage, assis face à la mer et les pieds dans le sable. Quelques nuages cachent les étoiles, mais les lucioles qui traversent le ciel nous laissent penser à des étoiles filantes.

Jour 51. Goa (Arambol).

Nous grimpons sur un scooter de location dès le matin. Thomas s'amuse à conduire vite pour me faire peur, et je l'enguirlande à chaque fois qu'un dos d'âne me fait décoller de mon siège. Nous longeons la côte, traversons de magnifiques palmeraies ainsi que de nombreuses villes embouteillées. Je suis aux anges, les cheveux au vent, le soleil réchauffant mes bras nus. Arrivés dans Panaji, le centre-ville de Goa, nous sommes arrêtés par la police.

Pas de casque et pas de permis, l'amende est salée : six cent roupies. L'inspecteur avec qui j'essaie de négocier est une grosse femme barbue avec des air de bulldog qui me crie dessus en postillonnant. Notre dette payée avec regret nous pouvons finalement repartir, toujours sans casques, à travers l'immensité de la ville. Thomas finit par nous perdre et lorsque nous rentrons finalement à Arambol, il fait nuit et froid sur le scooter. Nous dînons bercés par les vagues, les yeux fixés sur les diamants qui cloutent le ciel, puis rentrons.

Vendredi 06 et Samedi 07 Septembre 2013. Jour 53. Goa (Arambol).

Nos derniers jours en Inde ne sont pas très productifs. Nous ne nous mettons en route qu'après le déjeuner en direction de Mandrem, une plage s'étalant sur des kilomètres. Elle est complètement déserte et il n'y a pas un seul nuage dans le ciel, c'est le moment idéal pour un plongeon. Notre premier bain de mer en Inde ! L'eau est délicieusement bonne mais le courant trop fort. Un sauveteur sorti de nulle part nous fait signe de retourner sur la plage. Thomas et moi nous amusons alors à creuser un énorme trou pour m'enterrer avant de reprendre la route vers Anjuna et Vagator, les lieux les plus touristiques de Goa. Des bars, des boutiques, des touristes, de l'animation mais pas vraiment de charme. De retour à Arambol nous découvrons la seconde plage, que peu de gens semblent connaître. Située à vingt minutes au Nord, nous y observons le soleil se coucher avant de rentrer prendre l'apéritif à l'hôtel.

Jour 54. Mumbai.

Nous quittons la chambre à sept heures et demie pour quelques kilomètres de marche afin de rejoindre la route principale, d'où nous prenons un premier bus. Il nous en faut finalement quatre pour arriver à la gare de Magdaon (Arambole – Mapusa – Panaji – Magdaon – Gare ferroviaire) où attend notre train à destination de la capitale économique de l'Inde, Mumbai. Juste le temps de manger quelques savoureux samosas et boire du chai avant de prendre place à bord. Les douze heures de trajet passent avec une lenteur inimaginable, bien que rythmées par des parties de cartes, discussions et balades entre les wagons. Nous arrivons enfin à minuit en gare de Dadar. Il nous reste un peu d'argent, juste de quoi nous offrir le luxe d'un taxi pour l'aéroport, notre dernier trajet dans le pays (250 rps). Le festival en l'honneur de Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, commence demain et déjà des statues de un à cinq mètres de haut sont transportées à l'arrière de gros camions. Des groupes d'indiens suivent ces processions en chantant et jouant des percussions. Nous en croisons cinq en une demie heure. De retour à Mumbai après deux mois de voyages, Thomas et moi sommes d’accord sur un point : la ville paraît bien moins grise que dans nos

souvenirs. De grandes guirlandes lumineuses sont accrochées ça et là et de nombreux groupes de jeunes ont envahi les rues. L'odeur reste, elle, la pire que nous ayons connue en Inde. Les latrines du plus grand bidonville du pays nous obligent même à nous boucher le nez à plusieurs reprises. Une fois arrivés à l'aéroport tous les deux nous installons dans une salle d'attente afin de dormir quelques heures.

Lundi 09 Septembre 2013. Jour 55. France.

A quatre heures du matin Thomas et moi avançons vers les comptoirs d'enregistrement. Dix-sept kilos de bagages environ pour chacun, on nous tend nos billets en souriant. Installés dans l'avion, tous les deux regardons l'aéroport s'éloigner, rétrécir puis disparaître, le nez collé au hublot. Nous avalons le petit-déjeuner vite servi avant de nous endormir. L'air trop sec de l'avion pressurisé m'assèche déjà la peau et me fait mal à la gorge. Arrivés à Istanbul, l'escale n'en est pas une puisque nous avons juste le temps de courir jusqu'à notre nouvel avion où nous sommes les derniers passagers à embarquer. A côté de moi une franco-turque porte son chat en cage sur ses genoux. Il est vêtu d'un tee-shirt rose, et sa maîtresse lui donne du fromage à laper sur son doigt. Cela ne fait aucun doute, nous sommes de retour vers le monde de la consommation, des excès et de l'aisance. Et déjà les enfants en haillons dont j'ai croisé le regard innocent, les lépreux essayant de vivre normalement au milieu des autres et la caste des intouchables destinés à brûler des corps toute leur vie me semblent bien loin, comme tirés d'un rêve. Michel, le papa de Thomas nous accueille tout sourire à l'aéroport de Roissy et me dépose chez moi, et Thomas et moi nous séparons pour la première fois depuis cinquante-cinq jours...

Pays à part, entre pauvreté et saleté, j'ai adoré arpenter les routes de l'Inde du Nord au Sud, et ai été envoûtée. Du Rajasthan à la superbe vallée de Parvati, de la ville sainte de Varanasi aux côtes sableuses du Kerala, le pays des couleurs m'en a mis plein la vue. Indescriptible pour qui n'y a pas mis les pieds, l'Inde est un Monde à part entière, mêlant senteurs d'encens et de bouses de vaches sacrées.

Me voici à une semaine de la rentrée des cours, après près de deux ans passés autour du monde.

Ces deux mois et demi de stop en Europe, douze mois en Australie et cinq mois en Asie m'ont fait grandir plus que je ne l'aurais imaginé. J'ai découvert des paysages hors du commun, rencontré des gens exceptionnels et en ai appris beaucoup sur moi...

Au plaisir de vous conter mes prochains voyages, parce qu'il y en aura !